



Dernière escale des **États-écrits d'Amérique (8)** sur la côte Ouest *Page F 4*



Le **Goncourt 2016** sous le regard critique de Guylaine Massoutre *Page F 4*

# LIVRES

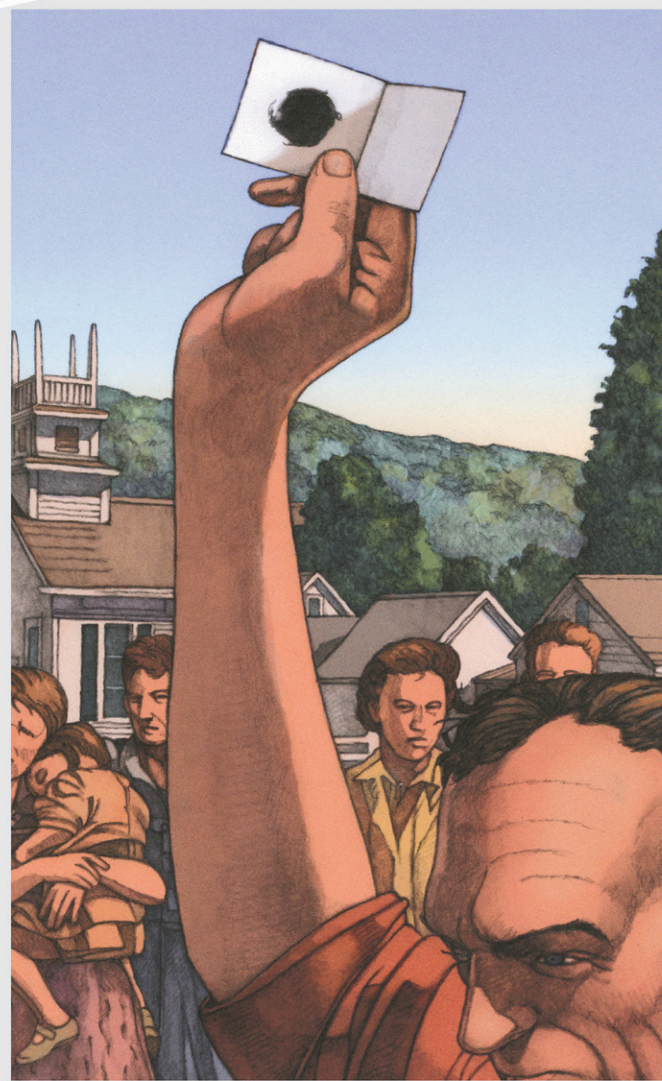
CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 NOVEMBRE 2016



On dit qu'ils parlent d'arrêter la Loterie dans le village au nord.

Une bande de fous. À écouter les jeunes, rien n'est assez bien pour eux.

Bientôt ils voudront retourner vivre dans des grottes, plus personne ne travaillera. Mais ils ne tiendront pas comme ça longtemps.



BANDE DESSINÉE

MILES HYMAN

## Intimité avec le mal

Dans *La Loterie*, Miles Hyman pose un trait lumineux sur une nouvelle sordide

FABIEN DEGLISE

« **V**otre histoire est basée sur des faits réels, n'est-ce pas? En tant que psychiatre, je suis fasciné par les possibilités psycho-dynamiques que suggère ce rituel anachronique. »

Au lendemain de la publication de sa nouvelle, *La Loterie*, dans les pages du *New Yorker Magazine*, au début de l'été 1948, le quotidien de la romancière américaine Shirley Jackson bascule et se met à crouler sous une épaisse correspondance de lecteurs qui, partout au pays et plus loin encore, se montrent étonnés, troublés, admiratifs, perplexes et parfois outrés par ce qu'ils viennent de lire.

« Dites à Miss Jackson qu'elle n'a pas intérêt à mettre les pieds au Canada... », menace un de ses voisins du Nord. « Je vous en prie, rassurez-moi: ce sentiment d'avoir vécu tout cela dans mes pires cauchemars est bien l'effet hypnotique que vous avez cherché à produire sur vos lecteurs? » exprime un citoyen du New Jersey. « Mais qui est cette Shirley Jackson? Je n'arrive pas à me décider s'il s'agit d'un génie



MILES HYMAN

ou d'une version féministe et plus subtile d'Orson Welles », se demande un autre depuis le Connecticut.

Avec ces 3000 mots, posés d'une traite sur le papier un matin de juin 1948, le récit est court, mais sa portée, elle, n'en finit plus de s'allonger, comme en témoigne son rappel, cet automne, au bon souvenir d'un présent troublé, dans une adaptation dessinée. L'illustrateur du Vermont Miles Hyman, petit-fils

de l'auteur, en est le principal artisan. Il pose, dans un paradoxe évident, l'élégance de son graphisme, la lumière de son trait, sur l'horreur ordinaire, institutionnalisée, imaginée par cette romancière hors norme, femme au foyer qui, dans une Amérique troublée par la Deuxième Guerre mondiale, s'est imposée sans préméditation comme une redoutable penseuse de nos dérives collectives.

« J'aimerais bien savoir dans quelle partie des États-Unis ce lynchage — visiblement légal et bien établi — se pratique encore, lui a demandé sérieusement un lecteur du Texas dans les semaines suivant la publication de son œuvre. Est-il possible qu'en Nouvelle-Angleterre, ou dans des régions tout aussi civilisées, ce genre de sadisme de masse ait toujours cours? »

**Tradition sordide**

Lynchage? L'image est puissante. Mais il s'agit bien de celle suggérée, sans ambiguïté, par les mots de Shirley Jackson dans *La Loterie*. La nouvelle plonge avec une froideur dérangeante au cœur d'un rituel qui a cours depuis des années dans un village, que l'on pourrait facilement situer

en Nouvelle-Angleterre, à l'aube des récoltes. Tous les 27 juin, les villageois s'y rassemblent pour la participation à un jeu de hasard au cours duquel l'un d'eux va périr sous les pierres lancées par tous les autres. « *Loterie en juin, abondance de grains* », résume un ancien comme seul justificatif d'une tradition sordide rejouée chaque année sans résistance, sans remise en question, avec une indolence, même, qui convoque l'inconfort. « On dit qu'ils parlent d'arrêter la Loterie dans le village du nord », dit un participant. « Une bande de fous. À écouter les jeunes, rien n'est assez bien pour eux », répond l'autre.

*La Loterie*, c'est l'intimité gênante avec le mal porté par des familles ordinaires d'agriculteurs, c'est la victime expiatoire conspuée dans le discours des populistes du temps de Shirley Jackson, et conduite dans l'abjecte, l'ignoble par un moustachu du III<sup>e</sup> Reich, c'est l'injustice nourrie par les silences complices, c'est la noirceur dans ce qu'elle a de plus sombre et qui, depuis bien plus loin que 1948, n'en finit plus de rôder autour de l'humanité. La nouvelle

VOIR PAGE F 3 : LOTERIE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Fantaisie romanesque

Dans un troisième roman, Gabriel Anctil reconstruit avec style un homme trentenaire après son éclatement

DANIELLE LAURIN



**L**es *aventures érotiques d'un écorché vif*: le titre du troisième roman de Gabriel Anctil dit tout. Ou presque. Comment un père de deux enfants dévasté par son récent divorce sortira-t-il de son marasme? En multipliant les rencontres sexuelles.

Ça peut sembler cliché, résumé ainsi, mais ça donne lieu à une écriture charnelle, d'une rare intensité. En prêtant sa voix à Mathéo, 35 ans, l'auteur de *Sur la 132*, qui avait déjà montré dans son premier roman un certain don pour la chose, multiplie les scènes érotiques, explicites, exacerbées.

C'est cru, oui, osé, olé olé, mais sans tomber dans la vulgarité. C'est sans nul doute le point fort du nouveau roman de cet écrivain né à Montréal en 1979, auteur d'une série de livres pour les tout-petits et par ailleurs scénariste.

Mais *Les aventures érotiques d'un écorché vif*, c'est aussi par certains aspects une fantaisie romanesque. Après une intense séance avec une prêtresse vaudoue, Mathéo, qui a été fidèle à sa Marilou pendant leurs 14 années de vie commune et n'a pas fait l'amour depuis des lunes, se voit affublé d'une puissance et d'un charisme sexuels exceptionnels.

Est-ce vraiment grâce à ce traitement hors norme qu'il se surpasse sexuellement et parvient à éloigner de lui l'image de celle qu'il aimait tant? Il ne sait pas vraiment quoi penser, mais aussi bien en profiter.

Il y a l'érotisme, il y a la fantaisie. Il y a surtout, au début, le choc émotif ressenti par ce trentenaire fraîchement divorcé. La crise du couple durait depuis quelques mois, ce matin, ça y est: Marilou déménage.

Mathéo conserve la maison de Saint-Laurent. Et quand viendra le moment, quand son ex, dans son petit logement de Rosemont, pourra accueillir les enfants, ils s'entendront sur une

VOIR PAGE F 2 : ANCTIL



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Une grande humanité se dégage de l'écriture de Gabriel Anctil.

Livre imaginé:  
Six héroïnes littéraires  
Hommage à Anne Hébert  
Du 19 octobre au 20 novembre 2016

Vernissage > 22 octobre • 14 h

Auteurs

Véronique Cyr • Philippe Drouin • Perrine Leblanc • Elsa Pépin

Artistes

Estela López Solís • Anne-Marie Proulx

Principal partenaire public



Partenaires publics et privés



Librairie  
**Monet**  
Des livres  
et des libraires



## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Dans la violence du conformisme

Royal est un roman qui ensorcelle et dégoûte en même temps

DOMINIC TARDIF

À l'échelle de l'univers, notre place est — alerte à l'euphémisme! — infiniment relative. Voilà une vérité de La Palice apaisante ou angoissante, tout dépendant du point de vue. Confronté à l'immensité du grand vide qui nous entoure, le personnage principal de *Royal*, lui, s'enfoncera dans les sables mouvants d'une grave crise de sens.

« Dans un million d'années, le fait que l'aies eu 3,12 de GPA à ta première session en droit à l'Université de Montréal, ça représentera rien. Faque let it go. C'est la seule façon de pas vivre fou », plaide la blonde du narrateur de ce deuxième roman de Jean-Philippe Baril Guérard. « Je pardonne pas l'échec aux autres, je vois pas pourquoi faudrait que je me le pardonne à moi-même », lui répondra-t-il, envahi par un indicible dégoût pour sa propre personne. Afin de décrocher un stage dans un prestigieux cabinet d'avocats, la prudence commande de présenter un GPA (*Grade Point Average*) d'au moins 3,6.

En entrevue en avril dernier, le dramaturge et écrivain suggérait que, si *Sports et divertissements*, son premier roman, était en quelque sorte sa relecture montréalaise de *Less Than Zero* de Bret Easton Ellis, *Royal* serait son *American Psycho*. La filiation saute effectivement aux yeux, même si Jean-Philippe Baril Guérard exclut la violence sanglante de son équation pour se satisfaire de quelques très explicites scènes de beuverie et de sexe. Comme Patrick Bateman, notre universitaire anonyme — pas de nom, pas de prénom — vénère les marques et s'enorgueillit de sa maîtrise maniaque des codes sociaux.

La violence du conformisme, elle, tapisse les réflexions de cet enfant du privilège, ne sachant désigner ses collègues de classe autrement que par leurs sobriquets (la provinciale sportive, le fif péquiste, l'Italien du West Island, la fille de syndicaliste et le Carabin). Ils pourront peut-être l'aider à traverser vivant cette course aux stages, quoique pas autant que les *smart drugs* (Concerta, Cipralax) dont il se gave pour demeurer éveillé.

Double mouvement

Comme toutes les fictions habitées par un anti-héros détestablement séduisant, *Royal* participe d'un double mouvement. En vomissant sur tout ce



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le jeune auteur Jean-Philippe Baril Guérard offre avec *Royal* un deuxième roman.

qui n'appartient pas à l'élite de la société, cette narration à la deuxième personne dédouane nos pensées les plus dégueulasses, jusqu'à ce que la vacuité de ce monde nous avale et nous recrache dans une anxieuse chambre aux miroirs.

Que les personnages eux-mêmes ne soient pas dupes de la décadence du système dont ils s'apprentent à devenir les nouveaux apôtres amplifie la férocité du regard de Jean-Philippe Baril Guérard sur une caste brandissant comme une marque de son intelligence son cynisme décomplexé. « La faculté de droit de l'Université de Montréal est le dépotoir de l'humanité », lance Cousin Fred, le meilleur ami du narrateur.

Tout en relayant parfois certains poncifs, le jeune auteur transcende la simple satire lorsqu'il parvient à se trouver de la compassion pour le drame en apparence risible de son anti-héros, asphyxié par la camisole de force des normes. Il faudra néanmoins remercier l'écrivain de ne pas lui avoir offert une complète rédemption. Les costumes « Tiger of Sweden », tout aussi bien coupés soient-ils, ne parviendront jamais à cacher entièrement la délinquance morale de ceux qui se savent du mauvais côté de l'oppression mais qui, à l'instar de l'Occident, refusent de mettre fin à un cauchemar dont ils ne peuvent se passer.

Collaborateur Le Devoir

ROYAL

Jean-Philippe Baril Guérard  
Éditions de Ta Mère  
Montréal, 2016, 287 pages

JEUNESSE

## Une traversée de l'Amérique en train

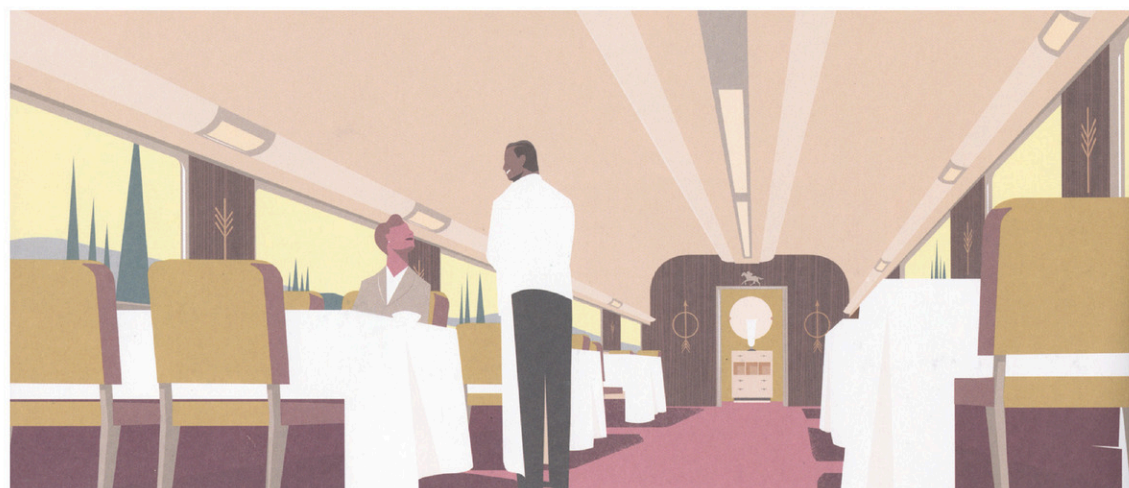
Pascal Blanchet signe un premier documentaire illustré

MARIE FRADETTE

Habitues de bande dessinée, de romans graphiques, d'albums riches et signifiants, les éditions de la Pastèque empruntent une avenue de traverse, conviant les lecteurs à découvrir des horizons nouveaux.

En voiture! C'est « l'expression utilisée par les conducteurs de train afin de signifier aux passagers » : tout le monde à bord, nous partons. Tous les trains sont composés de wagons, mais on utilise le terme « voiture » pour désigner ceux qui transportent des voyageurs. Pascal Blanchet nous invite ainsi à monter à bord, et commence un périple ponctué de faits historiques et d'anecdotes qui en mettent plein la tête. On apprend par exemple que l'année 1830 marque les débuts de l'histoire du transport des passagers. Que Charles Dickens a voyagé à bord de la locomotive *Dorchester*, « celle qui tire le train du premier chemin de fer canadien ». Que la soirée du 18 septembre 1877 s'inscrit dans l'histoire grâce — ou à cause — aux Black Hills, qui braquent un train de l'Union Pacific Railroad à la gare de Big Spring, dans le Nebraska, et y récoltent 60 000 \$.

Tout premier titre à paraître dans cette série, cet ouvrage est un tour guidé dans le temps et dans l'espace, une aventure qui conduit les lecteurs de Montréal à Los Angeles en s'arrêtant ici et là pour découvrir des monuments, des villes, des faits qui ont marqué l'histoire



PASCAL BLANCHET

Par ses lignes pures, son style qui convie l'œil à un voyage dans le temps, Pascal Blanchet assure un graphisme sobre qui facilite la compréhension des informations qu'il livre sur les chemins de fer.

du chemin de fer en Amérique depuis ses débuts. Une carte se déploie sur une double page pour situer le lecteur dès le départ et l'aider à suivre l'itinéraire du périple.

Finesse du trait

Toutes ces informations vulgarisées avec rigueur sont cerclées des illustrations raffinées de Blanchet. Par ses lignes pures, son style qui convie l'œil à un voyage dans le temps, l'auteur du *Rapide blanc* (La Pastèque) assure un graphisme sobre qui facilite la compréhension de l'ensemble. Il faut voir notamment la maîtrise avec laquelle il reproduit l'intérieur de certaines voitures, des villes ou encore des événements, le Golden Spike en tête.

L'accomplissement du premier chemin de fer reliant l'est et l'ouest des États-Unis donne lieu à cette cérémonie qui célèbre le dernier clou enfoncé pour relier ces deux tronçons.

Blanchet reprend ici la photo d'archives prise en 1869 sur laquelle on peut voir la poignée de main entre les deux ingénieurs en chef, Samuel S. Montague et Grenville M. Dodge. L'illustrateur fait preuve d'un réalisme impressionnant, allant jusqu'à dessiner l'ombre des deux hommes. Mais, fait intrigant, la poignée de main reste dépourvue d'ombre. Y aurait-il eu bisbille entre les hommes? Difficile de se partager l'honneur, peut-être.

La richesse des détails, les

angles et les nombreuses perspectives omniprésentes tout au long du documentaire dynamisent l'image et ajoutent à l'effet de grandeur accordé à cette histoire. D'ailleurs, le format à l'italienne s'inscrit dans cette logique en étendant la portée du sujet. Afin d'ajouter au plaisir de la découverte, un « cherche et trouve » est offert en fin d'ouvrage permettant au lecteur de vérifier son talent d'observateur. Un documentaire noble, sans fioritures ni tape-à-l'œil.

Collaboratrice Le Devoir

EN VOITURE!  
L'AMÉRIQUE EN CHEMINS DE FER  
Pascal Blanchet  
La Pastèque  
Montréal, 2016, 80 pages

## LOTÉRIE

SUITE DE LA PAGE F 1

a fait l'objet d'adaptations au théâtre, à la télévision, mais a aussi trouvé sa place dans le 19<sup>e</sup> épisode de la troisième saison de *Simpson*, en 1992, comme pour rappeler la triste intemporalité, l'odieuse universalité de cette fable vireuse, dont Miles Hyman, qui a ré-

cemment signé l'adaptation en bédé du *Dahlia noir* de James Ellroy, extrait avec ses plumes, ses pastels secs, ses crayons et ses couleurs tout le caractère percutant.

En postface, l'illustrateur rappelle que, jusqu'à sa mort, sa grand-mère n'a jamais voulu interpréter sa nouvelle, préférant laisser ça à l'intelli-

gence de ses lecteurs. À une seule occasion, elle s'est toutefois commise, le jour où elle a appris que l'Afrique du Sud, alors en train d'instaurer son régime d'apartheid, venait de censurer sa nouvelle. « Voilà enfin des gens qui ont compris le sens de

mon histoire », aurait-elle dit.

Le Devoir

LA LOTÉRIE  
D'APRÈS SHIRLEY JACKSON  
Miles Hyman  
Casterman  
Bruxelles, 2016, 168 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS  
Du 24 au 30 octobre 2016

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N <sup>o</sup> DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 1/2
2	Le bonheur des autres • Tome 1 Le destin de...	Richard Gougeon/Les Éditions réunies 3/2
3	Danger! Femmes en SPM	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies 2/3
4	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 4/5
5	Chère Arlette	Arlette Cousture/Libre Expression 6/4
6	La marche des nuages • Tome 2 L'infidèle	Josée Duimet/Hurtubise -/1
7	Les empêcheurs	Yves Beauchemin/Québec Amérique 5/5
8	Les faufiles	Denis Monette/Logiques 9/10
9	L'espoir des Bergeron • Tome 1 Un bel avenir	Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies 8/2
10	La maîtresse d'école • Tome 2 La tentation du...	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies 7/3
<b>Romans étrangers</b>		
1	Délires mortels	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/3
2	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon 2/7
3	Message sans réponse	Patricia J. MacDonald/Albin Michel 3/3
4	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 6/9
5	Demain les chats	Bernard Werber/Albin Michel 4/5
6	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO 7/32
7	Un cœur sombre	Roger Jon Ellory/Sonatine 8/7
8	Une avalanche de conséquences	Elizabeth George/Presses de la Cité 5/3
9	Jack Reacher. Retour interdit	Lee Child/Calmann-Lévy -/1
10	Les bottes suédoises	Henning Mankell/Seuil 10/10
<b>Essais québécois</b>		
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean 1/2
2	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme 2/5
3	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse 8/2
4	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand...	Josée Blanchette/Flammarion Québec 3/5
5	Les superbes	Collectif/VLB 4/4
6	Sous la ceinture. Unis pour vaincre la culture du...	Collectif/Québec Amérique 5/2
7	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse 7/55
8	Dans l'œil du pigeon	Luc-Alain Giraldeau/Boréal 6/4
9	L'âge des démagogues	Chris Hedges   Pierre-Luc Brisson/Lux -/1
10	Comprendre les élections américaines. La ...	Élisabeth Vallet/Septentrion -/1
<b>Essais étrangers</b>		
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 5/37
2	Clinton/Trump. L'Amérique en colère	Christine Ockrent/Robert Laffont 2/4
3	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte 1/5
4	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc...	Jim Stanford/Lux -/1
5	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard 4/41
6	Le terrorisme expliqué à nos enfants	Tahar Ben Jelloun/Seuil 3/5
7	Contre l'allocation universelle	Collectif/Lux 10/3
8	La grande évasion. Santé, richesse et origine...	Angus Deaton/PUF 9/2
9	Idéaux politiques	Bertrand Russell/Écosociété -/1
10	Sorcières, sages-femmes et infirmières	Barbara Ehrenreich   Deirdre English/Remue-ménage 8/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

« Une fable écologiste et politique aussi brillante que jouissive qui n'épargne personne. »  
Josée Lapointe  
La Presse+

LOUIS  
HAMELIN  
AUTOUR D'ÉVA  
roman • 424 pages

« Hamelin place les rois nègres et les marionnettistes des régions rurales sous son spectrographe. »  
Ralph Elawani  
Le Devoir

Boréal

FRANCIS ROSE

LEMÉAC

S'en aller

« [...] [Un] roman écrit dans un style simple tout en ne tombant jamais dans la facilité. Chaque phrase semble avoir été pesée, rendant particulièrement émouvante cette histoire d'un père, d'une mère et d'un fils qui ne sont jamais parvenus à communiquer [...]. [...] S'en aller s'entoure d'une grâce littéraire qui le fait se démarquer. »

Antoine Aubert, *Canoe.ca*

Société de développement de l'économie culturelle Québec

ÉTATS-ÉCRITS D'AMÉRIQUE (8)

## Les raisons de la colère

Jonathan Evison et Willy Vlautin sondent le cœur d'une Amérique qui se débat dans sa misère ordinaire

Les États-Unis par eux-mêmes. À l'approche du scrutin américain, le 8 novembre, *Le Devoir* vous propose de traverser l'Amérique, d'est en ouest, à la rencontre, chaque semaine, d'auteurs qui, par le roman, la nouvelle, l'essai ou la bande dessinée, dressent le portrait social, politique et économique de leur pays dans toute sa diversité. Huitième et dernière escale: survivre à la misère ordinaire dans l'État de Washington de Jonathan Evison et dans l'Oregon de Willy Vlautin.

FABIEN DEGLISE

Il y a quelque chose de terriblement poignant dans ce chapitre qui s'ouvre sur le voyage de Freddie McCall, gardien de sécurité dans un hôpital de l'Oregon, partant récupérer ses filles à Las Vegas, Kathleen et Virginia, abandonnées par son ex-femme chez une tante. L'appel était inattendu. Tout comme lui, son vieux bazou est à bout de souffle. Il transporte sur la banquette arrière des biens de consommation qu'il va devoir laisser chez un prêteur sur gages pour se payer l'essence dont il va avoir besoin pour son retour. Il a vendu sa maison faute d'avoir les moyens de continuer à l'entretenir pour y vivre. Il ramène sa progéniture dans un deux-pièces où tout le monde va se serrer, acceptant cette fatalité sans sourire, mais avec résignation.

Dans *Ballade pour Leroy*, Freddie est un de ces personnages plus vrais que nature qui gravitent autour de Leroy Kervin, militaire américain parti combattre en Irak, mais revenu gravement blessé par une bombe artisanale. Hospitalisé, il ne peut plus marcher, parler.



ÉLECTIONS AMÉRICAINES 2016



Portland, Oregon, un jour d'août 2004. John Kerry et des hommes de pouvoir marchent sous le regard d'un exclus de la croissance économique.

HECTOR MATÁ AGENCE FRANCE-PRESSE

Un élan de lucidité va le replonger dans le drame.

Une mère affligée. Une ex-conjointe dépassée par les événements. Pauline, une infirmière abimée par la solitude et la maladie mentale de son père. Joe, la fille de bonne famille en mal d'affection, détournée par la délinquance ordinaire. Willy Vlautin, chanteur du groupe folk Richmond Fontaine et romancier devenu un incroyable portraitiste social, livre, dans une langue simple, une troublante

galerie de visages autour de ce corps couché, malade et affaibli, métaphore sans doute de l'Amérique qu'il dépeint.

Comme dans son *Motel Life*, il y a une troublante vérité qui se dégage de la mise en observation de cette classe moyenne inférieure se débattant pour s'en sortir dans un pays où la barre à franchir pour vivre au-dessus de ses moyens s'est abaissée considérablement pour tous. La misère ordinaire y est racontée avec finesse au fil de ces vies qui doivent continuer à avancer et qui le font en surmontant l'absurde de leur

condition dans une acceptation dont on perçoit à chaque instant tous les points de fragilité. C'est émouvant, juste et habilement mené, comme la chronique d'une crise économique et sociale que Vlautin, comme l'a fait Steinbeck dans ses *Raisins de la colère* à une autre époque, incarne avec force, humanisme avec poésie, pour mieux en souligner le caractère profondément insupportable.

**Ce n'était qu'un rêve**

La plume de Jonathan Evison est, elle, plus cynique, plus frénétique par moments,

## Les lecteurs du *Devoir* se sont prononcés

Quel livre raconte le mieux l'Amérique d'aujourd'hui? Voilà la question posée par *Le Devoir* à ses lecteurs. Et ils ont été nombreux à répondre.

Du roman *Les corrections* de Jonathan Frenzen à la bande dessinée *Jours de destruction, jours de révolte* de Joe Sacco et Chris Hedges, en passant par *Indépendance* de Richard Ford, *Le complot contre l'Amérique* de Philip Roth, *1984* de George Orwell, *American Psycho* de Brett Easton Ellis et même la bible, les suggestions ont été variées... mais également commentées cette semaine, en plein cœur de la salle de rédaction du *Devoir*, par deux Canadiens aux racines américaines, l'écrivain David Homel et l'anthropologue John Leavitt. La littérature des États-Unis donne-t-elle le ton juste sur la mort du rêve américain? A-t-elle un pessimisme qui dépasse celui des électeurs américains? Exagère-t-elle l'angoisse intérieure, la paranoïa, la peur de l'autre, ou bien puise-t-elle dans une époque en mutation où les dérives imposent ces cadres aux romanciers d'aujourd'hui? *Le Devoir* leur a posé la question. En plus de leur demander quel roman ils écrivaient pour décrire leur pays de naissance dans l'état où il est aujourd'hui? Une discussion à découvrir à [ledevoir.com/etats](http://ledevoir.com/etats), ainsi que sur l'application tablette.



mais elle cherche à tremper sa pointe dans le même territoire obscur: celui des âmes perdues, des oubliés du rêve américain qui doivent malgré tout accepter leur sort pour éviter de sombrer. Benjamin Benjamin, c'est le nom de l'anti-héros, porte cette incursion dans le monde de l'entraide sur ses épaules. Il est l'aide-soignant, à domicile, de Trev, atteint de la myopathie de Duchenne. Il essaye aussi de reconquérir le cœur de son ex-femme, qui a, malheureusement pour lui, tourné définitivement la page sur une relation sans espoir et sans saveur.

Dans *Les fondamentaux de l'aide à la personne revus et corrigés*, le jeune auteur — aide-soignant lui-même, dans une vie passée — raconte surtout une Amérique contrainte de se complaire dans le divertissement facile de la télévision pour ne plus ressentir les affres du quotidien et qui trouve son équilibre dans l'altération des frontières entre la fiction et la réalité, l'écran et le réel. Les instants de bonheur et ceux de désespoir s'y trouvent placés

sur le même pied d'égalité pour ne plus avoir à souffrir de la distance qui les sépare. C'est l'acceptation du pire par la désensibilisation à l'obsession du bonheur. Avec toujours, au fil des pages, ce sourire en coin que l'on sent séditieux. Avant d'être écrivain, Evison a été punk, musicien lui aussi, et membre d'un groupe punk dans les années 1980 qui a fait naître par la suite, sans lui, les groupes Pearl Jam et Soundgarden. Ceci expliquant sans doute cela.

*Le Devoir*

### LES FONDAMENTAUX DE L'AIDE À LA PERSONNE REVUS ET CORRIGÉS

Jonathan Evison  
Traduit de l'anglais par Marie-Odile Fortier-Masek  
*Monsieur Toussaint Louverture*  
Arles, 2016, 352 pages

### BALLADE POUR LEROY

Willy Vlautin  
Traduit de l'anglais par Hélène Fournier  
Albin Michel  
Paris, 2016, 300 pages

PRIX GONCOURT 2016

## Une Chanson douce qui ne l'est pas

Leïla Slimani est récompensée pour le récit d'un crime qui succède au châtiement

GUYLAINE MASSOUTRE

D'ordinaire, une chanson douce évoque une berceuse pour enfants, susurrée tendrement. La *Chanson douce* de Leïla Slimani est aux antipodes de la mièvrerie. Commençant par la fin, elle déploie ce qui ne saurait expliquer le dénouement: le meurtre de deux enfants par leur gardienne, aimante et dévouée.

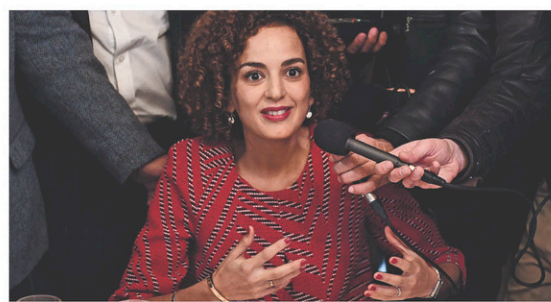
Cru et haletant, ce récit d'un fait divers terrifiant abat sa noirceur dans un milieu confortable de la classe moyenne. D'où cette idée lui est-elle venue? D'un fait divers cauchemardesque, réellement arrivé à New York, en octobre 2012, alors que Yoselyn Ortega, nourrice dans l'Upper West Side, poignardait les deux bambins sous sa garde. Elle vivait depuis deux ans dans la famille.

Slimani imagine une histoire similaire. Le cauchemar d'un dérapage imprévisible foudroie l'intimité d'une famille normale. Rares sont les mères dénaturées ou les femmes assassinant des tout-petits. Pourtant, ces choses-là existent, sans qu'il soit nécessaire d'en passer par la grande figure tragique de la punitive Médée.

### Infanticide

À quoi tient la réussite de *Chanson douce*? Slimani n'explique rien. Pas de justification psychologique, pas de signes annonciateurs. Louise, la nounou dingue, est une femme hors pair, celle que chacun se félicite d'avoir pour gardienne de ses enfants. Elle fait tout dans la maison, sacrifiant sa vie pour le confort de chacun. C'est une fée, plus adroite que sa patronne, plus attentive que son patron. Ceux-ci l'ont même emmenée en vacances en Grèce, sans un soupçon. Les enfants ne l'aiment-ils pas comme une manie?

D'où sort donc la part d'ombre, qui va se manifester une seule fois avant le crime? L'auteure laisse deviner, sans rien en dire frontalement, ce qui a monté, monté, monté, la colère sourde de Louise, ses difficultés envahissantes, sa pauvreté insistante, la misère de son propre univers, bref tout ce que ses patrons ignorent. Sous les apparences, passé les menues fantaisies qu'elle s'est permises, un volcan de boue. Lorsque l'acte



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

Leïla Slimani est formée en sciences politiques, en journalisme et en écriture.

fou se déclenche, c'est un sang de révolution qui jaillit, un acte sauvage de libération, un acte insensé qui répand la douleur et la terreur.

Slimani n'est pas la première romancière à s'intéresser aux affaires criminelles impitoyables. D'ordinaire, ce sont plutôt les Anglo-Saxonnes qui excellent dans le roman noir. Née en 1981, Slimani est Marocaine, formée en sciences politiques, en journalisme et en écriture. Dans ce roman, elle réfléchit aux situations d'humiliation sociale qui opposent les milieux performants et ceux qui s'en sortent tout juste, en peinant.

Sa manière est froide, mais douce; l'écriture est attentive aux menus événements quotidiens. Mais l'auteure confirme, le prestigieux prix Goncourt aidant, que la violence de notre monde atteint toutes les strates de la société. La petite fille subira une violence atroce. Du côté de la nounou, l'inégalité ressemble à une bombe à retardement. Les petits déclencheurs de terrorisme agitent cet esprit délirant, que l'insécurité, masquée sous sa méticulosité, exhibera en accéléré. Le passage à l'acte, lui, fera frissonner d'angoisse, y compris le lecteur.

Collaboratrice  
*Le Devoir*

CHANSON DOUCE  
Leïla Slimani  
Gallimard  
Paris, 2016, 227 pages.

PRIX MÉDICIS 2016 DU ROMAN ÉTRANGER

## Les voleurs d'enfance

Avec *Les élus*, le romancier suédois Steve Sem-Sandberg continue d'exhumer l'horreur nazie

CHRISTIAN DESMEULES

En 1997, dans une pièce du sous-sol condamnée depuis longtemps, juste sous les salles d'autopsie de l'hôpital psychiatrique Steinhof, à Vienne, les restes d'environ 800 enfants ont été exhumés. Des centaines d'«échantillons anatomiques» flottant dans le formol dans de grands bocaux de verre bien numérotés.

Une collection constituée par le psychiatre et neurologue autrichien Heinrich Gross, une sorte de docteur Folamour qui y avait dirigé pendant deux ans la clinique psychiatrique pour enfants Am Spiegelgrund.

On sait aujourd'hui qu'au moins 789 enfants présumés handicapés mentaux y ont été assassinés dans le cadre du terrible programme «Aktion T4» créé par Hitler en 1939. Tués lentement à coups de bonbons empoisonnés, de doses létales d'antidouleurs, d'injections, de gaz ou de mauvais traitements. Le plus souvent à l'insu de leurs parents — pour peu que ces derniers aient été encore en vie.

Avec *Les élus*, couronné par le prix Médicis 2016 du roman étranger, le Suédois Steve Sem-Sandberg continue d'exhumer l'horreur de certaines des zones les plus claires-obscurées de l'entreprise nazie. Comme il l'avait fait dans *Les dépossédés* (Robert Laffont, 2011), qui faisait revivre le ghetto de Lodz administré par l'homme d'affaires juif polonais Chaim Rumkowski, une des figures les plus controversées de l'histoire de la Shoah.

Il remue la cendre refroidie du passé pour essayer de comprendre la foi, l'aveuglement, la lâcheté ou la folie des acteurs de ces actes abominables, petits soldats engagés dans le combat du Reich contre les individus «malsains et non viables».

### Complices de l'horreur

Une fois encore, sa fiction inspirée des faits nous fait pénétrer au cœur gluant de consciences tourmentées et vient éclairer sous un jour différent la fureur nazie. Avec *Les élus*, le romancier suédois nous entraîne du côté des petites victimes, mais aussi au plus près de ceux qui se sont faits complices de ces crimes contre l'humanité: infirmières, secrétaires, subalternes, bourreaux à la petite semaine. Autant d'exemples de ce qu'Hannah Arendt a appelé la «banalité du mal».

Rien de banal, par contre, du côté des médecins convaincus (comme Hitler) que toute maladie, même la plus grave, pouvait être soignée par la seule volonté du malade.

Steve Sem-Sandberg fait le portrait de ces laissés-pour-compte en mettant au centre de son roman un jeune garçon issu d'une famille dysfonctionnelle de Vienne, Adrian, un enfant normal à moitié Tzigane et un peu agité — qui ne le serait pas dans un tel contexte. Au Spiegelgrund, il va ainsi côtoyer hydrocéphales, épileptiques, simples d'esprit, autistes ou petits délinquants jugés irrécupérables. Des enfants qui n'étaient plus des êtres humains, mais de simples spécimens, de petits cobayes

qu'il fallait mettre en pots.

Quand on leur donnait des analgésiques, ce n'était jamais pour soulager leur douleur, mais pour les faire taire, avant que des médecins décident en petits comités lequel d'entre eux devait être sacrifié. «Vous ne pouvez pas être seul quand vous regardez dans les yeux le veau qui vient de naître: un animal ignorant tout de l'infirmière infernale qui le rend non viable. Vous ne pouvez que tuer en groupe: quand on est nombreux, ce n'est plus un être humain qu'on élimine mais une menace qu'on combat.» Dans un tel contexte, «soulager et éliminer la souffrance» prend sans surprise une tout autre signification — terrible, insoutenable, inhumaine.

Plus tard, dans le chaos de la libération, tandis que les nazis fuyaient la capitale autrichienne en compagnie de leurs prisonniers, la folie et la brutalité ne sont pas disparues par magie. L'Histoire nous a appris qu'ils ont été nombreux à s'être fait discrets, complices ou amnésiques. Comme le D<sup>r</sup> Gross, l'homme aux bocaux de verre, mort à l'âge de 91 ans sans jamais avoir retrouvé sa mémoire sélective.

Une plongée magistrale et inconfortable dans les zones les plus noires de l'humanité.

Collaborateur  
*Le Devoir*

### LES ÉLUS

Steve Sem-Sandberg  
Traduit du suédois par Johanna Chatellard Schapira et Emmanuel Curtill  
Robert Laffont  
Paris, 2016, 558 pages

## LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le roman de la tortue

Thomas King élabore une dystopie écologique dans laquelle il ne se passe pas grand-chose

LOUIS HAMELIN



La catastrophe (du grec *katastrophê*, «renversement») est l'amie du romancier. Dans les pages d'un thriller comme aux infos télévisées, quoi de mieux qu'une bonne catastrophe? Bienvenue dans l'Anthropocène, cette nouvelle ère où l'humain et le cataclysme naturel marchent main dans la main. La force du tsunami se voit décuplée par l'éradication des marais côtiers, mangroves et autres zones tampons naturelles et par le bétonnage des rives. Celle de l'ouragan s'en donne à cœur joie sur l'ancienne île paradisiaque livrée au pillage séculaire et transformée en caillou nu qu'on appelle Haïti.

Bienvenue dans le *Bruit de fond* de Don DeLillo, ce chef-d'œuvre du roman de la catastrophe écologique, bienvenue dans le *Sailor Song* de Ken Kesey, où un village de l'Alaska se retrouve complètement isolé par une mystérieuse force bouffonne d'ondes électromagnétiques et par l'effondrement général des réseaux de télécommunication. Bienvenue chez *Les maraudeurs* de Tom Cooper, ses crevettes aux abois et ses cormorans emmazoutés dégrasés à l'eau de Javel par les bons soins de la multinationale BP. Et maintenant, bienvenue dans le nouveau roman de Thomas King.

«Un livre d'exception que l'on dévore d'une traite», a écrit une certaine Daphne Bramham, critique au *Sun* de Vancouver. Ça n'a pas été mon cas. Si j'étais payé pour lire, mettons trois sous du mot, soit 375\$ pour une bonne séance de cinquante pages dans mon fauteuil, alors peut-être. Mais ce gros bouquin au très lent tempo n'incite guère à la lecture rapide. Plutôt le contraire. Assez rapidement, la richesse thématique qu'on voyait se déployer et se profiler dans les premières dizaines de pages donne l'impression de se déliter en une succession de courts chapitres (au nombre de 99, étirés sur 620 pages) dans lesquels il ne se passe, la plupart du temps, vraiment pas grand-chose.

## Un air de Monsanto

L'action se partage entre Samaritan Bay, sur les côtes de la Colombie-Britannique, et le cen-



JEFF MCINTOSH ASSOCIATED PRESS

Dans *La femme tombée du ciel*, les tentacules de la multinationale Domidion embrassent l'agroalimentaire, l'industrie pétrochimique (sables bitumineux compris), le génie génétique et la gestion des déchets toxiques, entre autres sympathiques apostolats.

tre-ville de Toronto, où un complexe souterrain, Tekumseh Plaza, abrite le siège social de la Domidion. Les tentacules de cette société multinationale embrassent l'agroalimentaire, l'industrie pétrochimique (sables bitumineux compris), le génie génétique et la gestion des déchets toxiques, entre autres sympathiques apostolats. On pense à la bonne vieille Monsanto.

«Aux quatre coins de la planète, les sols étaient complètement lessivés. Les terres étaient épuisées, la vallée californienne centrale, les plaines du nord, les prairies. L'épandage de pesticides au fil des ans et l'agriculture intensive avaient dépouillé les sols des nutriments et bactéries saprophytes, champignons, protozoaires et autres nématodes. On n'avait plus le choix: pour continuer de cultiver la terre, il fallait des doses massives d'engrais chimiques. On devait bien l'admettre: sans la vision et les initiatives des Domidion de ce monde, la planète mourrait de faim.»

Dorian Asher, p.-d.g. de Domidion International, dont le passage ci-dessus exprime le point de vue, est paradoxalement, en même temps qu'un salaud de haut vol, le personnage le plus intéressant du livre. Paradoxe d'ailleurs inhérent, je pense, à l'art du roman: sa conscience est plus encombrée,

donc problématique. Il fascine littéralement.

À l'opposé, le caractère de Gabriel, autochtone canadien et prodige de l'ingénierie génétique, est plutôt schématique, dépourvu de profondeur et de complexité, là où sa biographie prométhéenne — il a indirectement assassiné sa mère, sa sœur et l'enfant de cette dernière en créant une bactérie dotée d'une capacité de destruction inédite — commandait au contraire une stature tragique, voire une touche de grandeur shakespearienne. D'accord, Gabriel ne parle pas beaucoup. Mais on peut être taciturne et porter un dilemme moral. Or, le personnage se révèle un peu mince à la longue. Comme si le «contre-emploi» (j'utilise le mot avec toutes les précautions qui s'imposent) de ce personnage d'Amérindien en scientifique de génie avait quelque peu gêné son créateur, pourtant grand pourfendeur des stéréotypes liés aux Premières Nations.

Quant au dénommé Sonny, un simple d'esprit qui parcourt les grèves de cette portion de la côte Ouest en ramassant les épaves de tous formats vomies par tempêtes et marées, je ne suis pas loin de le considérer comme un personnage tout simplement raté. Son handicap mental n'est évidemment pas en cause. Heureux les

simples, dit la Bible, et, de fait, le roman de King, dans ses meilleurs moments, est porté par un souffle de recommencement du monde: de la génétique à une Nouvelle Genèse...

## Traitement non discriminatoire

Mais Thomas King est victime, on dirait, d'une forme de rectitude politique l'ayant poussé à accorder à son Sonny un traitement équitable, non discriminatoire: il fait partie du quintette de rôles principaux qui sont les piliers narratifs de cette histoire, mais Sonny n'a pas le gabarit romanesque nécessaire pour soutenir notre intérêt. Un roman qui se ramifie en plusieurs trames a un problème quand l'une d'elles s'avère nettement plus faible que les autres. Bientôt, chaque fois qu'on voit revenir Sonny (tous les cinq brefs chapitres environ), on se surprend à échapper un petit soupir: encore lui...

On est devant ce même paradoxe, dû tant aux mécanismes de la séduction narrative qu'à la composition formelle de l'ensemble, qui veut que les meilleurs chapitres de cette dystopie écologique se déroulent près de Bay Street, à Toronto.

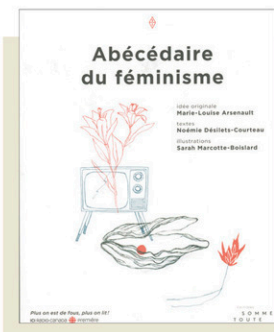
On voit assez souvent des romans de 600 pages étirer la sauce sur 100 pages de trop. On en voit plus rarement diluer leur substance, comme celui de King, sur 200 pages superflues. Cette *Femme tombée du ciel* (traduction française de *The Back of the Turtle*, nom que porte en anglais l'éponyme mythe amérindien de la création du monde) aurait donc mérité un sévère élagage, fût-ce au GreenSweep, la variété SDF-20 de la bactérie *Klebsiella planticola*, commercialisée comme défoliant et responsable de la catastrophe semée par Gabriel, l'ange maudit. «Je suis la Mort!» peut-il désormais lancer, en citant un certain Oppenheimer qui lui-même citait la Baghavat-Gita.

## LA FEMME TOMBÉE DU CIEL

Thomas King  
Traduit de l'anglais par Caroline Lavoie  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2016, 627 pages



## LA VITRINE

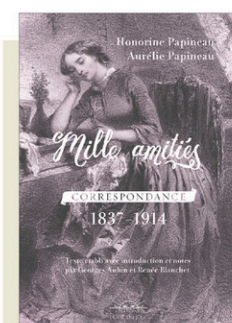


ESSAI

ABÉCÉDAIRE DU FÉMINISME  
Noémie Désilets-Courteau  
et Sarah Marcotte-Boislard  
Éditions Somme toute  
Montréal, 2016, 230 pages

Le féminisme semble enfin trouver une place légitime dans les médias. Au cours de la saison 2013-2014, l'émission *Plus on est de fous, plus on lit* inscrit à son programme un segment «*Abécédaire du féminisme*». Se succèdent au micro Manon Barbeau, Nathalie Collard, Martine Delvaux, Julie Miville-Dechéne, Melissa Mollen Dupuis, Cathy Wong, parmi d'autres. L'essentiel est repris ici, tout en ayant fait l'objet d'une réécriture. De Nelly Arcan à Zizi, l'alphabet ainsi reconstitué couvre aussi bien des personnes (Thérèse Casgrain, Malala Yousafzai) que des parties du corps (point G, vulve) ou des phénomènes sociaux (avortement, rémunération). Les sujets abordés finissent par déborder l'alphabet (assassinats de femmes autochtones, équité salariale, pornographie...) pour former un véritable portrait du temps actuel. La présentation graphique est séduisante, les illustrations achevent d'en faire un bel objet... qui n'est pas exempt d'erreurs: *À ciel ouvert* de Nelly Arcan est paru en 2007, du vivant de l'auteure, et non pas en 2011, après sa mort, comme exposé dans ce livre.

Isabelle Boisclair



HISTOIRE

MILLE AMITIÉS  
CORRESPONDANCE (1837-1914)  
HONORINE PAPINEAU ET AURÉLIE PAPINEAU  
Texte établi avec introduction et notes  
par Georges Aubin et Renée Blanchet  
Point du jour  
L'Assomption, 2016, 306 pages

Grâce à des chercheurs chevronnés, nous plongeons, à travers des lettres inédites, dans l'intimité de la famille du tribun Louis-Joseph Papineau et de son petit-fils Henri Bourassa, fondateur du *Devoir*. Nièces de Papineau, parentes de Bourassa, les correspondantes font ressortir ingénument ce qui, chez des membres peu connus de la célèbre famille d'hommes politiques, ressemble à des résultats de la répression coloniale du progressisme qui la caractérise. En 1912, Aurélie Papineau déplore: «*Bientôt le Canada ne sera plus aux Canayens, mais américain, ce qui ne sera pas un bien, à mon avis.*» La crainte de l'assimilation au continent anglophone perce ici. En 1869, l'autre épistolière s'apitoie sur le sort d'Azélie, qui a partagé un peu à Paris l'exil politique forcé de son père Papineau. Azélie, mère de Bourassa, meurt démente à 34 ans. La tragédie causée par l'échec de l'insurrection de 1837-1838 au Bas-Canada hante la vie quotidienne.

Michel Lapierre

# L'ARBAGAN

JACQUES GOLDSTYN

Prix

TD

2016

LITTÉRATURE CANADIENNE  
POUR L'ENFANCE  
ET LA JEUNESSE

La Pastèque félicite  
Jacques Goldstyn lauréat  
du prix TD de la littérature  
canadienne pour l'enfance  
et la jeunesse 2016!

Gagnant du prix du livre jeunesse des  
Bibliothèques de Montréal 2016 et Lauréat  
prix Sorcières 2016 – premières lectures

LA PASTÈQUE

# ESSAIS

ESSAI QUÉBÉCOIS

## Le Québec est-il devenu un État fantoche ?

Un sociologue appelle à résister contre la dénationalisation du Québec

LOUIS CORNELLIER



**V**ous trouvez la situation politique québécoise déprimante ? Ce n'est pas la lecture de *L'État succursale*, le plus récent essai de Simon-Pierre Savard-Tremblay (SPST), qui vous fera changer d'idée. Le sociologue y affirme, en effet, que le Québec est « en déclin », qu'il se comporte, depuis l'échec référendaire de 1995, « en comptoir de service à la clientèle » et qu'il est devenu exsangue en acceptant d'abandonner sa distinction pour mieux « favoriser sa normalisation nord-américaine » dans la logique de la mondialisation néolibérale.

Le citoyen lambda risque de trouver plutôt ardue la lecture de *L'État succursale*. Cet essai ambitieux, qui entend démontrer que le Québec d'aujourd'hui a renié ses « idéaux d'affirmation » en rompant « avec la culture politique de la Révolution tranquille », se veut du même souffle une critique de « la dynamique de la mondialisation », qui nie le débat démocratique en « [dépolitisant] les États pour en confier des pans entiers à des commissions d'experts, à des instances supranationales ou à l'entreprise privée ». Le Québec, évidemment, n'échappe pas à cette logique, comme le montre son renoncement « à l'exercice de sa souveraineté, déjà passablement limitée par le cadre provincial ». Exigeante, la réflexion de SPST n'en demeure pas moins très éclairante.

### La compétitivité au prix de la souveraineté

Le Québec de la Révolution tranquille, explique le sociologue, était animé par un sens de son « destin national » qui stimulait sa volonté de modernisation à partir de ses « propres références ». La défaite référendaire de 1980 vient briser son élan, permet au gouvernement fédéral d'imposer une Constitution qui « provincialise » plus que jamais le Québec et coïncide avec la montée en puissance des idées néolibérales.

Ces dernières chantent les vertus de la compétitivité, qui exige l'ouverture des frontières et la réduction des coûts de production, parlent de « gouvernance » pour faire comprendre que la politique doit désormais se résumer à des considérations techniques et affirment sans gêne que le rôle de l'État est de se mettre au service des entreprises. Les élus, dans ce contexte, n'incarnent plus des conceptions diverses de la société, mais ne deviennent que « des gérants de vraies affaires », c'est-à-dire des facilitateurs techniques inféodés à une « overclass » capitaliste dénationalisée.

Au Canada, ajoute SPST, la source de la compétitivité, c'est-à-dire l'avantage concurrentiel, se trouve dans l'exploitation des ressources naturelles, notamment le pétrole. Or, en 2016, « la stratégie pétrolière du Canada passe désormais par le Québec » (oléoduc Énergie Est, transport par bateau sur le fleuve Saint-Laurent ou par train, à Lac-Mégantic, par exemple). Ce dernier, qui « n'a aucune juridiction sur les voies fluviales, maritimes, ferroviaires ou aériennes qui traversent son territoire si elles ne s'y trouvent pas exclusivement », voit ses dirigeants actuels consentir à cette inféodation.

« Les électeurs québécois sont appelés à faire leur choix entre différentes équipes de gérants qualifiés pour s'occuper de l'État comme d'une entreprise »

Simon-Pierre Savard-Tremblay

### Le Québec désarmé par ses élites

Il faut dire, note SPST, que l'idéologie néolibérale de la compétitivité règne depuis longtemps dans les officines gouvernementales à Québec, si bien qu'on peut affirmer que, « depuis des décennies, les électeurs québécois sont essentiellement appelés à faire leur choix entre différentes équipes de gérants qualifiés pour s'occuper de l'État comme d'une entreprise ».

SPST montre que, du gouvernement Bourassa de 1985 au gouvernement Couillard d'aujourd'hui, en passant par les gouvernements Bouchard et Charest, l'entreprise de normalisation néolibérale du Québec bat son plein : dérèglementations, privatisations, imposition des PPP, sociétés d'État livrées à des conseils d'administration dominés par des acteurs provenant du privé et transformation d'Hydro-Québec et de la Caisse de dépôt et placement du Québec, naguère considérées comme des outils pour le « développement structurant du Québec », en machines à rendement optimal.

L'État ne gouverne plus des hommes, conclut le sociologue ; il forme de la main-d'œuvre dans ses écoles et universités et administre des choses, d'autant plus que les compagnies transnationales lui imposent leurs lois et que les traités de libre-échange, d'abord promus, au Québec, par le duo Parizeau-Landry et négociés en secret par des experts qui se permettent de faire la leçon aux peuples réfractaires (qu'on pense aux Wallons), les enferment dans des cadres réglementaires.

Instance démocratique par excellence, « l'État-nation est exsangue ». Sa déroute, explique SPST, entraîne la naissance d'« utopies compensatoires » — l'illusion du libre marché garant de la liberté individuelle, la chimère des cités-États moteurs du progrès, le gauchisme diversitaire dénationalisé, qui a troqué la cause du peuple contre la promotion des toilettes transgenres et des cafétérias végétaliennes au grand bonheur des capitalistes, ou le juridisme militant — qui aggrave le problème démocratique, en dépouillant encore plus l'État-nation de ses prérogatives et en fragmentant la société.

« Le problème de notre époque, conclut SPST, n'est pas l'État, mais son détournement », au nom de l'idéologie globalitaire. Aussi, la résistance démocratique québécoise, aujourd'hui, passe par « la démondialisation, la revalorisation de l'État-nation et la souveraineté ». Ce remarquable essai, qu'on se le dise, n'est pas pour les petites natures.

louisco@sympatico.ca

**L'ÉTAT SUCCURSALE**  
LA DÉMISSION POLITIQUE DU QUÉBEC  
Simon-Pierre Savard-Tremblay  
VLB  
Montréal, 2016, 240 pages

ESSAI ALLEMAND

## La mécanique du mal sous psychotrope

Dans *L'extase totale*, Norman Ohler lève le voile sur un état second méconnu qui a participé à la montée du III<sup>e</sup> Reich

FABIEN DEGLISE

**M**ise en perspective, la légalisation des drogues et autres neurostimulants peut finir par devenir beaucoup moins évidente. C'est ce qui frappe à la lecture de *L'extase totale*, essai étonnant du journaliste allemand et essayiste Norman Ohler qui, au terme d'une enquête serrée dans les archives du III<sup>e</sup> Reich, lève le voile sur un drôle d'état d'esprit qui a participé, au début des années 1930, à la montée du nazisme et à l'horreur imputable à ce régime. Un état second, pourrait-on dire, induit par une molécule psychostimulante qui a euphorisé les masses laborieuses de l'Allemagne nazie et un cocktail de drogues qui a altéré le jugement et sans doute l'empathie de son Führer.

« Les drogues sous le III<sup>e</sup> Reich ont été l'instrument d'une mobilisation artificielle », expose Norman Ohler dans son essai écrit non pas pour excuser un

comportement par la perte de lien avec le réel, mais plutôt pour mettre en garde le présent contre les effets secondaires insoupçonnés qui accompagnent parfois l'ouverture des portes de certains paradis artificiels. « Elles ont

### La mécanique du mal était sous psychotrope. Et le psychotrope portait d'ailleurs un nom : pervitine.

*pallié une ferveur qui s'ame-*  
*nuisait avec le temps et gardé*  
*la clique au pouvoir en état de*  
*fonctionner.* »

La mécanique du mal était sous psychotrope. Et le psychotrope portait d'ailleurs un nom : pervitine, molécule extrêmement psychostimulante, méthamphétamine de synthèse, brevetée à Berlin en 1937 par les usines Temmler. La pervitine devient rapidement un produit de consommation courante vendu comme un fortifiant, un stimu-

lant, un remède universel. La maison Hildebrand pousse le raffinement jusqu'à en faire ces célèbres « pralines aux amphétamines », recommandées pour les femmes au foyer. La pervitine « permet à l'individu de prendre part à l'enthousiasme collectif et à la vague d'autogénération nationale qui submerge prétendument le peuple allemand », écrit Norman Ohler. « Allemagne, réveille-toi ! », criaient les nazis. La pervitine se charge désormais de la garder éveillée », poursuit-il.

### Améliorer la performance

Dans une dictature qui a mis la lutte contre les drogues et l'antisémitisme dans un même panier, celui des menaces à l'idéal nazi et à la droiture nécessaire d'un peuple affirmant sa suprématie sur tous les autres, la substance s'installe comme un paradoxe dans l'Allemagne nazie. Le régime n'aime pas ce qui salit, altère,

gangrène, selon sa rhétorique odieuse et populiste, sauf quand cette altération permet d'être plus performant, alerte, travaillant, efficace... La pervitine se montre idéale pour le soldat, qui devient plus concentré devant des tâches abrutissantes et surtout qui peut surmonter le besoin de sommeil, parfois durant sept jours de suite, écrit le journaliste. Une aubaine pour soutenir les premières avancées de l'armée allemande sur les terres à conquérir. Celle de la Russie, de la France, des pays baltes...

En 1940, « on peut fabriquer 833 000 comprimés par jour. La Wehrmacht a passé une commande gigantesque pour l'armée de terre et la Luftwaffe : trente-cinq millions de doses », peut-on lire. Le chef des armées, Adolf Hitler, cautionne la chose, étant lui-même sous l'effet d'un puissant cocktail de drogues et de stimulants que lui administre chaque jour

son médecin personnel, Theodor Morell.

Page 132, Ohler reproduit d'ailleurs la liste alphabétique des traitements administrés au Führer — identifié dans les archives du III<sup>e</sup> Reich sous une énigmatique mention : « patient A » — et ce, pour en surligner le « caractère délirant ». On y retrouve près de 300 substances chimiques différentes, dont une vingtaine de psychotropes allant de la pervitine à la cocaïne en passant par quelques sédatifs, pour régler ses problèmes de sommeil.

« Pays des drogues et des désillusions face au monde et de la fuite hors de la réalité, l'Allemagne était à la recherche d'une nouvelle star », écrit Norman Ohler. Elle trouve en Hitler le nouveau junkie de ses heures les plus sombres. »

En postface, l'historien allemand Hans Mommsen, spécia-

liste du nazisme, souligne qu'il est « dérangeant de voir comment des bagatelles médicales ont pu infléchir le cours de l'histoire mondiale », la drogue devient une béquille chimique à une

idéologie qui, sous l'effet de la drogue, a fini par s'autodétruire. Dans le corps des Allemands, comme dans la société, le psychotrope fait monter le régime aussi vite qu'il fait sombrer. Et, paradoxalement, il a nourri une horreur qui aurait pu aller encore plus loin si l'abus de drogue ne l'en avait pas empêché.

Le Devoir

**L'EXTASE TOTALE**  
LE III<sup>e</sup> REICH, LES ALLEMANDS  
ET LA DROGUE  
Norman Ohler  
Traduit de l'allemand  
par Vincent Platini  
La Découverte  
Paris, 2016, 256 pages



Complètement défoncé, en compagnie d'Eva Braun ? Plus de 300 substances chimiques, dont une vingtaine de psychotropes, ont colonisé le corps d'Adolf Hitler dans les sombres années du III<sup>e</sup> Reich.

HEINRICH HOFFMANN AGENCE FRANCE PRESSE

LINDA AMYOT

LEMÉAC

**La visiteuse**

« La connaissance de l'auteure de l'âme humaine, de ses lâchetés, de ses préjugés et des conséquences de ces aveuglements nous donne un roman d'une rare profondeur et empreint d'une grande compassion. »

Christyne Brouillet, TVA, *Salut Bonjour Weekend*

Secrète de développement culturel  
Québec